

reux événement, Sa Majesté se rendit au quartier général pour apporter elle-même ses compliments. Dès que l'Empereur vit le Maréchal, il s'empressa vers lui et, les bras ouverts, lui donna, avec la plus expansive sincérité, la plus chaude accolade. Il lui offrit d'être parrain et l'Impératrice marraine.

Le baptême fut donné en grand appareil, dans la chapelle du palais par le chapelain de la cour. Un dîner de gala eut lieu le soir en l'honneur du Maréchal. Ce fut un beau jour, mais sans lendemain !

Ces expansions touchantes émurent la cour et la ville, troublant les uns, réjouissant les autres, inspirant un point d'interrogation dans l'esprit du plus grand nombre. C'était la renaissance d'une entente cordiale qui devait s'imposer ; mais devait-elle, pouvait-elle durer ? avec le caractère et l'esprit de Maximilien, c'était impossible. Et à l'heure où ces sentiments se manifestaient, se distillaient au loin les ferments désorganisateur de cette entente étouffée dans l'œuf.

En effet, lorsqu'arrivèrent de la frontière les douloureuses nouvelles des événements qui s'y produisirent peu après, les douces effusions se changèrent en explosion de colères et de récriminations.

## CHAPITRE VIII

### DÉSORGANISATION DE L'ARMÉE IMPÉRIALE

---

Evénements graves sur la frontière du nord. — Affaire des convois de Matamoros et de Monterey. — Désastre du premier. — Belle conduite de l'escorte Autrichienne. — Opérations déplorables de la colonne de Monterey. — Conséquences de ce désastre. — Chute de Matamoros. — L'histoire d'après le général Douay.

Maximilien venait à peine de se décider sincèrement à prendre des mesures pour compléter et réorganiser son armée nationale, qu'un implacable destin parut lui crier : « Trop tard ! » car la désorganisation, la destruction même des forces dont il disposait commençaient déjà.

Il existait alors deux divisions mexicaines, l'une du Sud, l'autre, dite du Nord, qui occupait les provinces de cette partie de l'Empire, et couvrait la frontière américaine en gardant Matamoros, sous le commandement du général Mejia, vieux brave qui, depuis longtemps, tenait vaillamment tête aux plus grandes difficultés. Vers la fin de juin, parvint à Mexico une stupéfiante nouvelle : la division Mejia venait d'être anéantie. La consternation fut grande dans la capitale. Que s'était-il donc passé ?

Le port de Matamoros était, après celui de Vera-Cruz, le foyer le plus important des transactions commerciales du Mexique avec l'extérieur. Or, en raison des difficultés et de l'insécurité des communications dans cette région frontière, les marchandises venues de l'étranger s'étaient accumulées dans les entrepôts de Matamoros et attendaient, depuis l'an-

née précédente, qu'on put assurer la sécurité de leur transport. D'autre part, à Monterey, la place la plus importante, en pénétrant dans le pays, était encombrée de produits venant de l'intérieur pour être exportés. Trois cents kilomètres, à vol d'oiseau, séparaient ces deux villes, et les convois, pour les franchir, nécessitaient des escortes importantes. Or, le général Mejia ne pouvait seul fournir ces détachements qui, ayant un très long parcours à faire, auraient laissé pendant trop longtemps la garnison de Matamoros dégarnie des trois quarts de son effectif.

Dans ces conditions, les agents commerciaux des deux villes dépositaires du transit réciproque, demandaient depuis longtemps que les commandants militaires de chacune d'elles s'entendissent pour faire entre eux l'échange des deux convois, à moitié distance, afin que les escortes fournies par chacun n'aient à faire que la moitié du parcours.

Le Maréchal, saisi de la question, envoya des ordres au général Douay, qui commandait cette région, pour que le convoi de Monterey partit avec une escorte qu'il déterminerait. En même temps, il prescrivait au général Mejia d'expédier celui de Matamoros avec l'escorte qu'il pourrait lui donner; les deux troupes devant échanger leurs convois à moitié route. Il avait, en outre, prescrit au général Mejia de commencer son mouvement en même temps que les troupes françaises et de suivre la route de Camargo et Mier. La manœuvre était simple; il appartenait au général Douay de régler les détails précis de cette double opération combinée. Comment ces dispositions furent-elles prises? Mal évidemment; puisqu'il y avait plusieurs routes à suivre, que l'une des deux colonnes changea deux fois d'itinéraire et qu'il y eut un malentendu tel que les deux convois ne purent se rencontrer, ce qui amena la perte de l'un d'eux.

Cette expédition à double action fut conduite de si étrange façon qu'elle devint en elle-même la plus extraordinaire qui ait été faite pendant toute la campagne du Mexique. Ses conséquences, à tous les points de vue, ont eu une telle

envergure, qu'elles précipitèrent la chute de l'Empire. Elle causa tant de ruines, elle souleva tant de colères, de récriminations, d'accusations même, elle montra si brutalement enfin combien était difficile et déconcertante la guerre soutenue dans la région du Nord pendant la saison sèche, que je crois devoir en résumer l'historique avec ses détails les plus caractéristiques et faire connaître les sentiments qu'elle inspira alors. Cette courte expédition comporte, en outre, de sérieux enseignements d'art militaire.

Elle fut, du reste, pour notre drapeau le dernier épisode important de l'action de nos troupes, bien que celles-ci n'y furent que très indirectement mises en cause.

Les villes de Monterey et de Matamoros d'où devaient partir chacune des deux colonnes étaient reliées entr'elles par une route directe, presque rectiligne et la plus courte, mais il en existait deux autres beaucoup plus longues qui avaient des avantages importants pour l'opération à entreprendre.

En effet, la route directe, en sortant de Matamoros, s'éloignait de la frontière et parcourait péniblement un pays tourmenté, aride, dépourvu d'eau, de ressources et presque un désert. Les autres voies étaient plus longues d'une quinzaine de lieues, leurs itinéraires se confondaient pendant plus de la moitié de leur parcours, suivant la vallée du Rio del Norte et longeant la frontière américaine, par Camargo et Mier, d'où partaient deux routes différentes vers Monterey, passant par Ceralvo. Ces deux itinéraires étaient plus longs et avaient le défaut de longer longtemps la frontière où les dissidents trouvaient un appui, même, au besoin, une retraite assurée; mais ils avaient l'avantage, pour des colonnes embarrassées de lourds convois, d'être plus praticables, d'offrir des ressources abondantes et surtout de l'eau; enfin des points d'appui sérieux à Camargo et à Mier. C'est pour ces considérations que le Maréchal avait prescrit de suivre cette direction.

Le général Jeanningros, qui commandait à Monterey, devait, d'après les ordres du Maréchal, commander l'expédi-

tion et informer le général Mejia, à Matamoros, du jour de son départ de Monterey. Malheureusement, cet officier général tomba sérieusement malade quelques jours avant, et dut passer le commandement au lieutenant-colonel de Tucé, commandant le 12<sup>e</sup> chasseurs à cheval. Cet officier informa-t-il le général Mejia ? Je l'ignorai ; mais ce qui est certain c'est que le général mexicain ne parut pas avoir été averti.

En revanche, l'ennemi, le général Escobedo, commandant les forces juaristes dans ces parages, en avait été informé par des espions et il avait eu l'audace de faire savoir à Monterey qu'il s'emparerait du convoi coûte que coûte.

La colonne de Monterey, escortant un convoi de 200 charriots et de 250 mulets, se composait de deux bataillons de la Légion aux ordres du commandant Saussier, une batterie de montagne, trois escadrons du 12<sup>e</sup> chasseurs, un bataillon de la légion belge commandé par le lieutenant-colonel Van der Smissen, enfin un régiment de cavalerie mexicaine ; 3.000 hommes environ, de quoi désorganiser les 4.000 d'Escobedo. Elle partit dans la nuit du 7 juin en trois colonnes, le convoi au centre ; c'était classique. Le 12, elles se réunissaient à Ceralvo, sur la bissectrice de l'angle formé par les deux routes venant de Matamoros ; elles n'avaient parcouru que 15 lieues en 5 jours, c'était peu, et pourtant elles avaient perdu des hommes tués par le feu et d'autres morts d'insolation, car il faisait une chaleur intense et l'eau manquait.

En arrivant, le lieutenant-colonel de Tucé envoya un émissaire au commandant du convoi de Matamoros pour lui signaler sa position. En même temps, il apprit qu'Escobedo, avec toutes ses forces, se trouvait à Las Aldemas, entre les deux routes que pouvait suivre le convoi. Comme une araignée blottie au centre de sa toile, il surveillait tout le pays.

Cette position de Las Aldemas n'est qu'à 7 lieues de Ceralvo ; l'affaire d'une marche de nuit. Escobedo est le seul danger menaçant le convoi qui sera sauvé si on le disperse, si on le paralyse ou si on le force à s'éloigner. Le problème stratégique de toute l'opération ne comporte plus qu'une de

ces trois solutions ; en tout cas, la colonne française devait marcher à l'ennemi pour le détruire d'abord. Le colonel de Tucé n'eut pas cette vision, mais le lieutenant-colonel belge l'eut entière, il alla lui en conseiller l'exécution ; et il n'est pas douteux qu'il l'eût fait lui-même, s'il avait eu le commandement.

Le colonel de Tucé se retrancha derrière les instructions qu'il avait reçues et n'osa pas prendre sur lui de profiter d'une circonstance fortuite, heureuse, que n'avaient pu prévoir les instructions. Ce manque de tempérament fut un malheur pour tout le monde et pour lui surtout, car il aurait fait preuve d'une des qualités les plus essentielles d'un chef à la guerre, l'initiative. Comme résultat, il aurait sauvé les deux convois, réduit à l'impuissance, pour le moment du moins, un adversaire dangereux, et enfin il aurait sauvé Matamoros. C'eût été un coup de maître, mais... !

Que fit-il au contraire, pendant quatre jours ? Il s'hypnotisa dans Ceralvo, sans but ni motifs, mais, évidemment, en proie aux plus grandes perplexités ; son inquiétude était extrême, car il n'avait reçu aucune nouvelle de la colonne de Matamoros ni des messages qu'il avait expédiés à Mejia. Son esprit indécis se perdait dans un chaos de conjectures et, craignant de faire une fausse manœuvre, il ne faisait rien ; c'était le pire des partis à prendre.

Enfin, le 15 au soir, l'idée lui vint que l'ennemi avait des intelligences à Ceralvo qu'il avait quitté à son approche ; alors, il eut une inspiration, hélas ! trop tardive. Il réunit les notables et les somma de le renseigner sur les intentions de l'ennemi, sur sa position et ce qui était advenu du convoi ; faute de quoi, il allait les faire fusiller. C'est en arrivant qu'il aurait dû recourir à ce procédé péremptoire ! Qu'apprit-il ? Lui seul le sut ; mais, dès ce moment, il parut se ranimer et renaître à l'activité. Le lendemain, 16 juin, il partit de Ceralvo ; mais trop tard, car, à ce moment même, la colonne qu'il allait chercher était détruite et le convoi pris par l'ennemi, à quinze lieues de lui à peine, distance

qu'il aurait pu parcourir pendant ses trois jours d'inaction.

Enfin, il partit avec tous les éléments français de sa colonne et son convoi, laissant à Ceralvo le colonel Van der Smissen avec toutes les troupes belges, quelques cavaliers mexicains et les malingres français. Cette mesure ne peut s'expliquer; pourquoi ne pas emmener tout son monde, dans quel but laissait-il une force aussi importante en arrière? Il commettait donc une faute qui en entraîneraient d'autres.

Que s'était-il passé à la colonne de Matamoros?

Celle-ci, formée de 250 chasseurs autrichiens, d'une batterie et de 1.500 fantassins mexicains, escortant 380 voitures et 500 mulets, était bien partie le 6 juin, sous le commandement du général Olvera. Elle prit bien la route, longeant la frontière et passant par Camargo et Mier. Mais, ce qui ferait supposer que Mejia ne lui avait pas donné d'ordre formel à l'égard de l'itinéraire à suivre, le troisième jour, il quitta cette voie pour se porter sur la route intérieure et déserte de Matamoros à Monterey. Voulut-il ainsi donner le change à l'ennemi? On l'ignora, car on ne connut les détails de ses opérations que par les déclarations de deux officiers de sa colonne qui échappèrent au désastre et gagnèrent, le 18 juin, Ceralvo où ils trouvèrent le colonel belge.

Olvera, une fois arrivé sur la route directe, se décida à revenir à son premier itinéraire, croyant avoir, par la feinte qu'il avait faite, attiré son ennemi sur la nouvelle route prise par lui; mais il ne lui donna pas le temps de tomber dans ce piège. Il commit, en outre, une faute en prenant un chemin qui passait à quelques lieues seulement de Las Aldamas où il savait être l'ennemi, mais ignorait s'il avait quitté cette position. Cette nouvelle route avait, en outre, l'inconvénient de parcourir un pays difficile et desséché. Il cheminait péniblement depuis deux jours lorsqu'il surprit une embuscade ennemie et parvint à apprendre de son chef qu'Escobedo l'attaquerait le lendemain, et que la colonne française était encore à Ceralvo. La situation était grave et sans remède;

il ne restait plus qu'à se préparer au combat. Il exhorta ses soldats et les adjura de faire vaillamment leur devoir; il s'efforça de leur démontrer qu'ils vaincraient un ennemi désorganisé et dont la plupart des hommes n'étaient que des aventuriers américains, des noirs même; il fit aussi jouer aux musiques des airs patriotiques. Mais les hommes restèrent mornes, consternés et insensibles à ces excitations; ils étaient accablés par la soif, n'ayant pas bu depuis 48 heures.

La situation était grave et pourtant, à ce sujet, en rééditant dans une variante plus fondée la boutade assez inconvenante du reste, de certain homme d'Etat répondant aux lamentations que soulevait la famine: « Si le monde n'a pas de pain, qu'il mange de la brioche! » Je pourrais dire d'une façon moins cruelle mais avec plus d'à-propos: « Puisque les hommes n'avaient pas d'eau à boire, ils auraient dû boire du vin! » Le général Olvera devait leur en donner, car le convoi portait 40.000 bouteilles de Bordeaux, et du meilleur! Je garantis qu'en pareille occurrence je ne me serais pas laissé dessécher la gorge, ayant une pareille cave à mes trousses. Cette disposition préparatoire de combat valait peut-être mieux que celles que prit, le lendemain, le général mexicain. A chaque homme une bouteille de Château-Margaux, et la victoire était assurée. Malheureusement, on ne pense pas à tout!

Le lendemain matin, Olvera se mit en marche suivant une formation macédonienne; seulement il y manquait les Macédoniens! A part les Autrichiens et un bataillon de cazadores qui marchaient en avant du convoi disposé en un vaste quadrilatère, ses troupes mexicaines qui étaient disposées en dehors des flancs ne furent pas à hauteur de cette disposition antique.

Escobedo brusqua l'attaque. Bien posté sur le bord d'un plateau, ses troupes descendirent avec impétuosité sur celles placées en avant de la première face du carré du convoi, dirigeant tous leurs efforts sur le bataillon des chasseurs

mexicains. Celui-ci plia et découvrit le convoi, pendant que les Autrichiens résistaient avec opiniâtreté. Une colonne ennemie put ainsi pénétrer dans le carré des voitures où, abritée par celles-ci contre les troupes placées sur les flanes, elle leur criait de ne pas tirer sur leurs frères, au nom de la liberté. Celles-ci tirant des deux côtés sur les envahisseurs du carré s'entre-tuaient mutuellement. Dans ce désarroi sanglant furent vite épuisées la vaillance et la fidélité des soldats impériaux qui avaient plus soif d'eau que de sang. La trahison gagna les uns, la panique entraîna les autres, et le combat cessa. Quel coup de théâtre, si le colonel de Tucé eût apparu soudain, en ouragan de sabres et de baïonnettes, au milieu de ce chaos mouvant de combattants, de mulets affolés et de voitures inertes! ç'eût été la gloire pour ce chef!

Quant au brave général Olvera qui était resté à l'arrière-garde et s'était réservé la défense héroïque (?) de la quatrième face avec une contre-guerilla montée, deux escadrons de lanciers et deux canons de gros calibre, il ne parut pas se préoccuper de la valeureuse résistance des Autrichiens et de ses cazadores qu'il laissa écraser. Et quand tout fut fini, qu'une partie de ses troupes eut pactisé avec l'ennemi, que l'autre eut fui, il se retira dignement de ce champ de bataille où il ne s'était pas battu et, avec son état-major et sa cavalerie, reprit la route de Matamoros, la plus directe cette fois!

Voilà ce que fut, au dire sincère et modeste des deux officiers mexicains au colonel belge, cet épisode sanglant et bref de San-Gertrudis. Quant au récit du vainqueur, ce fut autre chose.

Dans un rapport adressé à son Gouvernement suprême, dans une proclamation qu'il publia, le général Escobedo, en un style pompeux et glorieux, fit sur ce champ de bataille de San-Gertrudis où la victoire fut escamotée, l'exposé d'un combat fantaisiste dans lequel il soutint les attaques les plus furieuses de l'infanterie, les charges épiques de la cavalerie,

et il enfanta les combinaisons les plus savantes et les plus hardies, exécuta des manœuvres de haute tactique qu'égalent péniblement les conceptions du vainqueur d'Austerlitz.

Toutefois, dans cet « ordre du jour à la grande armée », je relève deux notes que l'histoire doit retenir; le général ennemi atteste « l'héroïsme des chasseurs autrichiens ». On doit s'associer à cet hommage très justement mérité, car cette vaillante petite troupe de 250 hommes laissa sur le terrain 143 morts et 44 blessés grièvement; presque les quatre cinquièmes de l'effectif. C'est une page des plus honorables à tracer dans les annales des troupes autrichiennes.

La deuxième note du rapport qu'il faut recueillir est celle-ci : « La réserve qui gardait le convoi n'avait presque pas résisté. » C'est bien la condamnation la plus humiliante que pouvait subir le général Olvera, car cette troupe ne fut pas pour lui une réserve qu'il n'engagea pas, mais bien sa garde prétorienne qui devait assurer le salut de sa personne pendant le combat et protéger son départ, sa fuite plutôt, en cas de revers. C'était, du reste, une pratique, je ne dirai pas en « honneur (?) », mais en faveur, chez certains chefs mexicains de conserver près d'eux, pendant le combat, une bonne troupe de cavalerie bien montée afin de s'assurer une retraite rapide, sinon glorieuse. Pendant mon séjour au ministère de la Guerre, j'ai eu occasion de déférer au conseil de guerre quelques tacticiens de cette école.

Quoi qu'il en soit des jactances du général Escobedo, il n'en reste pas moins acquis qu'il remporta un éclatant succès, grâce aux habiles dispositions stratégiques qu'il sut prendre pour éviter l'entrée en action de la colonne française, à la volonté ferme qu'il avait de capturer le convoi, enfin à un esprit d'initiative inspiré surtout par l'appât d'un riche butin; car ce convoi représentait l'énorme valeur de plus de quinze millions de francs.

Pourtant ce magnifique et somptueux trophée était bien encombrant. Escobedo comprit aisément que s'il avait pu échapper aux atteintes de la colonne franco-belge grâce à

la mobilité de ses troupes et surtout à l'immobilité des autres, il n'allait pas en être ainsi avec les trois cents voitures qu'il fallait mettre en lieu sûr. Huit lieues à peine le séparent de Camargo où il sera relativement à l'abri, et aussitôt après le combat, il se met en route avec son butin et le conduit dans cette ville qui touche la frontière américaine où il compte le mettre en sûreté, car il redoute de plus en plus l'intervention de la colonne française qui ne peut être loin et le lui reprendrait sans coup férir. Il entame immédiatement des négociations avec les autorités américaines. Mais celles-ci, en présence d'un si gros morceau qu'on ne peut dissimuler et qui constituerait une trop éclatante violation de neutralité, se refusent, avec regret mais formellement, à laisser passer le convoi sur le territoire de l'Union.

Alors une inspiration lui vient. Les trois quarts de la garnison de Matamoros ne sont plus dans cette place puisqu'il vient d'en tuer ou disperser une partie et que le reste est incorporé dans ses propres troupes; Mejia n'a donc plus les moyens de lui résister et il se met en marche sur Matamoros suivi de son précieux convoi, qu'il éloigne ainsi des griffes françaises. Ce faisant, Escobedo se révèle homme de guerre.

Du reste, lorsque le brave Mejia apprit la nouvelle du désastre et celle de la marche d'Escobedo, il comprit que son rôle était fini dans la forteresse, abandonnée de Dieu et des hommes, où il ne lui restait plus que quelques centaines de soldats démoralisés et sur la fidélité desquels il ne pouvait désormais compter pour affronter de dures épreuves. Ne pouvant se résoudre enfin à infliger à la population les horreurs d'un assaut et les représailles d'un ennemi y entrant victorieux, il préféra abandonner la forteresse qu'il ne pouvait plus défendre. Le 19 juin, confiant au colonel Tinajero le commandement de la place et le soin de la rendre au général Escobedo, il partit avec une faible escorte et se rendit à Bagdad où il s'embarqua pour Vera-Cruz.

Le 23 juin, Escobedo entra en triomphateur dans Mata-

moros accueilli par les acclamations de la population qui s'efforça ainsi d'adoucir les représailles qu'elle redoutait. Mais le rusé général ne se laissa pas prendre à ces manifestations et, tout en se montrant bon prince et maintenant un ordre parfait dans la ville, il se fit octroyer comme don de joyeux avènement, joyeux pour lui (!) une prestation forcée de cinq cent mille francs pour lui permettre d'aller chasser l'étranger de Monterey et reporter la guerre au centre du pays. Le prétexte ne manque vraiment pas de saveur patriotique !

Quant au convoi dont il ne savait que faire, il imagina une très ingénieuse combinaison pour s'en débarrasser avec honneur... pour sa bourse. Il est admis au Mexique que la gloire des armes est une fort belle chose; mais aussi on y rencontrait alors certains grands chefs qui ne dédaignaient pas les petits profits et encore moins les gros. Le général Escobedo, se classant dans cette intéressante catégorie, entra en relation avec les commerçants de Monterey auxquels appartenait le chargement du convoi et leur offrit de leur rendre leur propriété sous certaines conditions pécuniaires à débattre en faveur de ses troupes victorieuses. Il fut convenu que les commerçants abandonneraient pour sa brave armée de 20 à 25 pour cent de la valeur du convoi, ce qui faisait environ trois millions de francs, sur lesquels le glorieux triomphateur s'adjudgea la jolie somme de sept cent mille francs. La gloire était vraiment bien payée; Escobedo pouvait prendre sa retraite et se reposer sur ses lauriers, surtout sur ses piastres !

Pendant que les événements se succédaient autour du convoi de Matamoros, que se passait-il au convoi de Monterey ? Le colonel de Tucé s'acheminait vers Mier sans autres incidents de guerre que la vue lointaine de quelques cavaliers qui disparaissaient, éclaireurs vigilants qui surveillaient tous ses mouvements et allaient avertir le général Escobedo qu'il n'avait rien à redouter de la colonne française, et lui ne put rien apprendre pendant sa marche. Mais, en arrivant à

Mier, l'impénétrable rideau qui masquait sa vue se déchira et il apprit que la colonne qu'il avait mission de chercher et de trouver surtout n'existait plus et que le convoi qu'il devait ramener était aux mains de l'ennemi.

Alors le colonel de Tucé parut ne plus avoir qu'une préoccupation, celle du convoi qu'il amenait pour le confier à une escorte qui avait disparu et dont il ne savait plus que faire. Evidemment, il fut plongé dans une perplexité affolante; aussi eut-il une étrange conception. Se trouvant sur la frontière, il eut l'extraordinaire idée de faire passer son convoi sur la rive américaine, considérant sans doute qu'étant uniquement chargé de valeurs commerciales, celles-ci devaient être considérées comme neutres. Il se mit en communication avec les autorités américaines de la ville de Rum, située de l'autre côté du Rio del Norte. Mais celles-ci refusèrent absolument de laisser entrer le convoi sur leur territoire. Il était évident qu'elles ne commettraient pas la maladresse de violer la neutralité au profit de la France elle-même, alors que celle-ci leur reprochait trop souvent de la violer à l'égard des partisans de Juarez. C'eut été de leur part un comble d'imprudance.

Que restait-il à faire au colonel de Tucé? La première préoccupation devait être l'accomplissement de sa mission, ramener le convoi de Matamoros; car, si son escorte n'existait plus, le convoi lui-même existait encore. Il importait de savoir où il était et dans quelles conditions il se trouvait; la colonne d'escorte ne devait pas avoir succombé sans lutte opiniâtre et avait dû faire payer cher à Escobedo son succès. Celui-ci alors, encombré par son convoi, pouvait évidemment être vulnérable. Un chef entreprenant, audacieux et soucieux de réparer la faute commise en perdant trois jours à Ceralvo, n'aurait pas hésité à marcher rapidement contre Escobedo encore essoufflé par sa lutte et empêtré dans son convoi, sa troupe étant éniivrée par son triomphe et peut-être aussi par le vin de Bordeaux précieusement conservé par Olvera.

A ce moment, Escobedo arrivait seulement à Camargo, qui n'était qu'à huit lieues de Mier, la mesure d'une marche de nuit comme en firent bien d'autres chefs au Mexique. On pouvait reprendre le convoi, tout au moins l'essayer. Escobedo le redoutait, donc c'était possible.

Si le colonel de Tucé n'en eut pas l'idée, d'autres la lui donnèrent. Il fut, en effet, vivement sollicité de tenter l'entreprise par des officiers sous ses ordres, en tête desquels le commandant Saussier tenait le drapeau du coup d'audace. Que ne fut-il déjà « généralissime » de la petite colonne comme il le fut plus tard de l'armée française! Il aurait montré du doigt à ses légionnaires la direction où l'ennemi tenait la riche proie du convoi; ce geste eut suffi. Et puis ne devait-il pas rester encore quelques bouteilles de vin fin dans la cave ambulante que portait ce convoi? Bonaparte disait bien à ses soldats « sans pain, sans souliers », qu'ils trouveraient la fortune dans les riches plaines de la Lombardie! Quant au colonel de Tucé, il répondit qu'il n'avait pas d'instructions à cet égard (?). Cette réponse est monstrueuse de la part d'un commandant d'expédition qui est à cinquante lieues des chefs qui peuvent lui donner des instructions nouvelles et de circonstance, alors que ces circonstances, nées du moment, nécessitent une décision immédiate. Mais qui donc pouvait lui donner ces instructions, si ce n'est son initiative personnelle? Il resta encore une fois immobile et ne s'occupa plus que de se débarrasser, au profit des Américains, de son propre convoi et de l'argent qu'il portait. Puis il reprit la route de Monterey et revint à Ceralvo sans même avoir eu la bonne fortune de rencontrer l'ennemi!

Son collègue Van der Smissen fut plus heureux que lui, et eut davantage de gloire sans faire tant de chemin. En effet, laissé seul avec un bataillon, quelques cavaliers mexicains et une section d'artillerie française, le colonel belge avait envoyé un petit détachement à quelque distance de Ceralvo pour y prendre des approvisionnements laissés par

l'ennemi. Au cours de cette petite opération, le détachement fut attaqué par des forces supérieures et tint bon. Van der Smissen, prévenu, courut à son secours. Mais, à son arrivée, l'ennemi avait été repoussé laissant 41 morts sur le terrain et avait emmené le convoi des Belges. Le colonel le poursuivit, l'attaqua et, avec l'aide des canons français, le dispersa en lui reprenant ses voitures chargées. Il avait perdu un officier et quelques hommes tués ou blessés.

Je dois cependant, pour être juste envers tous, rapporter certains incidents qui durent causer au colonel de Tucé des préoccupations sérieuses. Ces incidents ne sont que la suite d'une situation grave que j'ai déjà signalée et qui avait décidé le commandant en chef à retirer de Matamoros la Légion étrangère afin de l'éloigner de la frontière qui avait pour un grand nombre de ses hommes un attrait irrésistible. Le légionnaire constitue un type particulier; il aime le métier des armes pour faire campagne et avoir la vie facile et variée; c'est un dilettante d'aventures. Il n'a pas d'idées bien fixées à l'égard de la nationalité; aussi il en change volontiers. Ce n'est pourtant pas un internationaliste mais bien plutôt un externationaliste. Il est donc dangereux de le laisser sur une frontière; l'idée lui vient aussitôt de la franchir pour changer d'existence, de milieu et de mœurs militaires.

Aussi pendant son séjour, bien court cependant sur les bords du Rio del Norte, la Légion se conduisit assez mal, commit à Mier certains excès et 69 hommes changèrent leur cocarde en passant aux Etats-Unis, quelques-uns même aux dissidents, c'est-à-dire à l'ennemi.

On conçoit que cet état de choses ait dû impressionner le lieutenant-colonel de Tucé et augmenter ses hésitations. Mais il aurait dû savoir que le meilleur moyen de détourner les soldats de la Légion de la manie de la désertion, c'est de les conduire au combat.

Le 22 juin, la colonne de Tucé rentra à Ceralvo et le 24 en repartait tout entière pour revenir à Monterey, son

point de départ, et y ramener son convoi le 28. Pendant cette retraite de quinze jours, elle fut constamment harcelée par des cavaliers ennemis, même jusqu'à quelques kilomètres de Monterey.

Cette expédition eut dû faire beaucoup, elle ne fit rien. Elle aurait pu produire les résultats les plus importants, elle n'en produisit que de déplorables, désastreux.

Cette campagne eut une importance considérable et fut appréciée de façons très différentes suivant les gens, leurs tendances ou leurs passions. En tout cas, je viens d'en faire l'historique rigoureux, irréfutable, d'après des documents officiels émanant de la colonne même du colonel de Tucé; mais je considère qu'il est intéressant de savoir comment le général Douay l'a écrite, pour en dénaturer le caractère et fausser l'application des responsabilités. Je reproduis à ce sujet, les passages essentiels de la lettre qu'il écrivait à son frère, le 9 juillet 1866, de Saltillo :

« .... Ce que je puis te raconter parce que ce sont des faits acquis, c'est que le corps de Mejia est détruit de la façon la plus complète, mais il faut le dire vite, par suite de fausses mesures résultant du plus pitoyable aveuglement ou plutôt entêtement. Le Maréchal a voulu prouver, malgré tout, que le Nord était dégagé, et il en est arrivé, en effet, à le dégager, mais c'est de troupes impériales. Malgré les rapports du général Jeanningros, appuyé de nos assertions, le maréchal Bazaine a voulu faire exécuter un échange de convois entre Monterey et Matamoros. En cela, comme toujours, il a fait le même cas de nos opinions, c'est-à-dire qu'il n'en a tenu aucun compte.

« J'avais ordre de faire partir 500 Belges, j'ai envoyé une colonne de 2.000 hommes, et c'est grâce à cette modification, que je puis appeler audacieuse...., que l'on doit de n'avoir pas fait subir aux Belges le sort des malheureux Autrichiens livrés à la garde de la troupe de Mejia qu'on savait depuis longtemps séditionnaire. »

Quelle mauvaise foi et quelle abominable insinuation ! Le



Maréchal, en envoyant des instructions générales, avait prescrit de faire marcher le corps belge, mais il n'avait pas prescrit de ne faire marcher que lui; d'autant plus que le général Jeanningros devant prendre le commandement de cette expédition, il était évident que celle-ci ne comprendrait pas que ce corps belge mais d'autres troupes, françaises, et notamment la Légion et de la cavalerie.

« Bref, le 16, deux jours avant la jonction des colonnes, les dissidents ont attaqué le convoi de Matamoros composé de 200 voitures de marchandises (ces chiffres sont inexacts), escortées par 250 Autrichiens, 2 bataillons de Mejia et 600 chevaux du même (encore inexact). Dès le début, l'infanterie a tourné casaque (c'est en partie inexact), la cavalerie s'est sauvée, les Autrichiens seuls se sont battus comme des lions, mais les deux bataillons de Mejia ont fait feu sur eux et en une heure la destruction a été complète. Les dissidents, qui étaient 4.000, renforcés des troupes de Mejia, se sont dirigés en hâte sur Matamoros où ils sont entrés le 24. Mejia n'a pas attendu, et il s'est, dit-on, sauvé à Bagdad où il s'est embarqué.

« La colonne sortie de Monterey avec une conducta de 500.000 piastres, arrivée le 18 à Camargo (c'est faux, elle n'a jamais été jusque-là et ce fut un malheur) a appris là le sort du convoi; elle a dû revenir d'autant plus vite que déjà 89 soldats de la Légion, sentant le terroir d'Amérique, ont déserté. C'est le dixième de l'infanterie, et ça donnait la mesure de ce qu'on pouvait attendre de ces troupes-là. » Mais pourquoi donc les a-t-il envoyées, ces troupes-là, puisqu'il les connaissait si bien, à ce vilain point de vue? L'auteur se condamne lui-même.

« Si avec toutes ces nouvelles, on ne trouve pas la situation du Maréchal à découvert, ma foi, il n'y aura plus qu'à prendre son chapeau. »

Il n'est pas possible d'être plus déloyal et de déplacer d'une façon aussi perverse une responsabilité qui lui incomberait plus qu'à tout autre, si le commandant de la

colonne de Monterey ne la portait pas lui-même presque entière.

Du reste, la dernière phrase du général, qui paraît n'avoir rien compris à l'expédition, explique son compte rendu aussi nul que faux et méchant.

« Ma santé est encore assez bonne. Mais quelle fatigue je ressens par moment! (Ce n'est toujours pas cette expédition qui l'a fatigué! la preuve suit.) J'aurais besoin de me retremper au froid et surtout d'aller à Vichy me débarrasser de toute la bile que je me fais ici. »

Voilà l'explication de tout ce fiel distillé! c'est bien l'estomac, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, qui est responsable. Pourtant, le général Douay venait à peine de rentrer de France; pourquoi n'y était-il pas resté pour aller à Vichy? C'est qu'il est revenu parce qu'il pensait remplacer aussitôt le maréchal Bazaine qu'on allait rappeler sur ses excitations, et qu'il deviendrait aussi maréchal de France. Voyant ses espérances ambitieuses déçues, la bile lui est montée au cerveau.

Cet état gastrique ne fit qu'empirer naturellement; car, deux mois après, le 17 septembre, il terminait une lettre à son frère par ces phrases abominables.

« Quand on voit que le succès couronne les plus éclatantes impostures, il n'y a plus qu'à prendre son chapeau et à s'en aller. » (A Vichy évidemment!)